

MESSAGER DE TAHITI.

Journal Officiel des Établissements français de l'Océanie,

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS A 3 HEURES DU SOIR.

MATANITI 15. — N° 48.

TE VEA NO TAHITI.

Mahana mea i no Titiema 1866.

PRIX DE L'ABONNEMENT (Payable d'avance).
Un an, 10 fr.
Six mois, 5 fr.
Trois mois, 2 fr.
Un numéro, 10 centimes.

Pour les Abonnements et les Annonces, s'adresser
AU BUREAU DE LA POSTE.
Imprimerie du Gouvernement.

PRIX DES ANNONCES (en comptant).
Les 10 premières lignes, 50 c. la ligne.
Les 11^{es} à 20^{es} lignes, 25 c. la ligne.
Les annonces insérées au-delà du 1^{er} de la première insertion.

SOMMAIRE.

PARTIE OFFICIELLE. — Nominations. — Avis administratifs.
PARTIE NON OFFICIELLE. — Progrès agricole et commercial du pays. —
Vapeur à vapeur. — Mon premier ad. — Mouvements du port. —
Marché de Papeete. — Tableau d'habitage. — Annonces.

PARTIE OFFICIELLE.

Par décision de Commandant Commissaire Impérial en date de ce jour, le matériel des logis d'artillerie de marine Leloup a été nommé pour remplir les fonctions d'huissier près les tribunaux du Protectorat.

ADMINISTRATION DE L'ORDONNATEUR.

M. le Commandant Commissaire Impérial, désirant, dans l'intérêt de l'agriculture, faire venir des immigrants (Chinois ou Indiens), l'Ordonnateur a l'honneur d'inviter MM. les habitants intéressés à cette opération à se réunir à son cabinet lundi prochain, 3 décembre, à 8 heures du matin, afin de débattre et arrêter les conditions auxquelles elle pourrait avoir lieu.

L'administration espère qu'aucun d'eux ne fera défaut à cette conférence, qui a pour objet de traiter une question d'un intérêt aussi vital pour le pays.

Service des Contributions. — Poste aux lettres.

Le transport de la marine impériale, *Gélier* partira le mercredi 3 décembre pour Valpaïso, emportant le courrier pour l'Europe. Le public de la correspondance sera fermé la veille du départ à 8 heures.

La poste est prévue que, le même jour, à 5 heures de l'après-midi, le bureau de la poste sera fermé pour la délivrance des timbres-poste.

Travaux et Approvisionnements.

L'administration informe le public qu'une adjudication pour la fourniture de bois nécessaire aux transports militaires, du 1^{er} mars 1867 au 28 février 1868, aura lieu dans le cabinet de l'Ordonnateur le lundi 3 décembre, à 2 heures de relevée.

Le cahier des charges relatif à cette fourniture est déposé au détail des approvisionnements, où il peut être consulté. 3-3

PARTIE NON OFFICIELLE.

Papeete, 1^{er} décembre 1866.

L'importance du mouvement commercial depuis le 1^{er} janvier 1866 n'a échappé à personne, et le nombre des bâtiments qui visitent les ports de Tahiti d'écrouit tous les jours, indépendamment des nombreux navires qui font escale à Papeete en allant à Malden, à Starbuck, ou en revenant de ces lies, qui fournissent de grandes quantités de guano.

Le chiffre des importations a augmenté dans la même proportion, et la valeur des denrées et marchandises livrées à la consommation en 1866 dépassera certainement de plus d'un million la moyenne des cinq dernières années.

La colonie, néanmoins, n'est point approvisionnée comme elle devrait l'être. Il y a sur la place de Papeete un certain encombrement résultant d'une importation excessive de spiritueux, et il y manque au contraire un grand nombre d'articles de première nécessité. Mais cet état de choses tend à se modifier tous les jours. Depuis trois mois les importations de spiritueux ont presque cessé, et l'intérêt des négociants les garantit à l'avenir contre de semblables spéculations, déterminées seulement par les gains exorbitants obtenus par quelques maisons sur la vente des liquides. L'importation deviendra ce qu'elle doit être, c'est-à-dire réglée et judicieuse, avec d'autant plus de raison que tout chargement intelligemment choisi, composé de marchandises utiles et surtout de bonne qualité, trouvera à Tahiti un placement certain et, pour ainsi dire, immédiat.

L'énorme accroissement des importations a plusieurs causes. Il est hors de doute que la suppression des droits de douane et des nombreux et fatigants formalités qui entraînent leur perception n'ait déterminé les négociants à augmenter leurs approvisionnements. Le prix de certaines marchandises, surtout des liquides, a considérablement baissé, et la consommation s'est naturellement accrue.

Mais il faut chercher ailleurs la principale cause de l'augmentation survenue dans la situation commerciale du pays.

Il y a deux ans, Tahiti ne produisait absolument rien. Les expo-

tations se bornaient à quelques tonneaux de sucre ou d'huile d'oeuf, à quelques sacs de fougues ou de tripiage, le tout provenant en presque totalité des archipels voisins. La majeure partie des navires quittait nos ports sur lest, au grand détriment des affrètements.

C'est à peine si de temps en temps quelques kilogrammes de vanille ou de café, rares échantillons d'une culture en souffrance, apparaissent dans les états de la douane, sur lesquels au chiffre des importations figurent 15,000 kilogrammes de café, denrée dont Tahiti devrait importer les pays qui l'ont eue.

Il n'y avait donc, pour alimenter le commerce local que le million dépensé par la France dans ses établissements et les quelques centaines de mille francs jetés sur la place par les navires de passage à Tahiti.

Aujourd'hui tout est changé. Depuis deux ans que le premier coup de pioche a été donné, les exportations égalent presque en valeur le chiffre des importations.

En 1866, à cette époque de l'année, il est déjà sorti de Tahiti, au cours de la place, pour plus d'un million de denrées. Des envois considérables sont annoncés pour le mois de décembre, et tout fait présumer qu'en 1867 le chiffre des exportations sera plus que doublé.

La valeur de ces denrées est incontestablement dépensée, en majeure partie, sur place, et l'on comprend quelle source féconde est le commerce local tire de la vente ou tout au moins de l'échange de ces produits.

C'est donc aux efforts faits pour la colonisation qu'il y a lieu d'attribuer le mouvement qui se remarque aujourd'hui, et c'est à l'agriculture qu'il faut incontestablement penser pour rendre ce mouvement durable et s'accroître. On ne saurait en effet se contenter d'un pays qui n'offre aucun élément d'exportation ne peut avoir qu'un commerce facile et limité. Tel ne peut être le sort d'une île appelée certainement à un avenir meilleur.

L'administration locale fait tout ce qui est en son pouvoir pour amener ce résultat. La Caisse agricole, qui a déjà procuré des terres à pris de trente planteurs sérieux, qui a acheté et payé comptant plus de 150,000 kilogrammes de coton, est là pour témoigner de ses efforts; mais il ne suffit pas des encouragements officiels, il faut que l'initiative privée vienne compléter l'œuvre qui donne de si légitimes espérances.

Déjà une importante compagnie recueille le fruit de son initiative hardie et intelligente. Nos lecteurs ont vu quels magnifiques résultats donne l'exploitation de la Terre-Eugénie. Que chacun sache qu'il a entre les mains, dans la culture du sol, une source de richesses inépuisables. Longtemps on a cru que Tahiti et Moorea étaient bornes qu'à nourrir quelques bestiaux errants sous les goyaviers. Aujourd'hui, les bois improductifs sont remplacés, sur plus de 1,500 hectares, par des plantations en rapport. Le premier pas est fait, et il ne faut pas oublier que c'est toujours celui qui coûte le plus.

Il est impossible qu'un pays où le cotonnier longue-soie est un arbuste vivace dont la seconde ne se voit nulle part ailleurs, où la canne donne, sans fumure et presque sans soins, un rendement de beaucoup supérieur à celui qu'on n'obtient qu'à force d'engrais coûteux dans les meilleurs terrains des Antilles et de la Réunion, où le café s'est promptement acclimaté; qu'un pays où les eaux sont si abondantes et l'irrigation si facile qu'il n'a jamais à redouter la sécheresse, où l'on n'a pas à craindre les ouragans qui déciment les colonies intérieures, où les tremblements de terre sont inconnus; qu'un pays, enfin, où un Européen peut travailler impunément à toute heure du jour, grâce à la salubrité du climat, ne devienne, dans un avenir prochain, le siège d'établissements agricoles importants, et le centre d'un commerce auquel le convie naturellement sa situation géographique.

Que faut-il pour obtenir ce résultat? Des capitaux et des bras, ou plutôt des capitaux seulement, car avec eux il est toujours facile de procurer des travailleurs. Ce n'est pas donner de fausses espérances que de dire que les capitalistes qui, à l'exemple de la compagnie Soeris, consacreront quelques millions à des entreprises agricoles à Tahiti, réaliseront assurés de recueillir rapidement de larges bénéfices.

Plusieurs résidents sont entrés dans cette voie, on les porte leur intérêt guidé par l'expérience, et sans aucun doute le succès couronnera ces efforts dont la colonie entendra recueillir le fruit; car les exportations devant amener forcément des importations plus nombreuses, nous verrons baisser de jour en jour le prix des objets de consommation.

FAITS DIVERS.

Il ne convient pas d'être exclusif et de n'applaudir qu'aux progrès réalisés par son pays.

D'ailleurs l'intérêt bien compris n'admet plus aujourd'hui cet ostracisme dont on frappait autrefois les nations étrangères. Les relations étroites qui se sont établies entre tous les peuples, ce besoin de communion qui a renversé jusqu'à la grande muraille de la Chine ont créé des intérêts réciproques ou solidaires, et nul progrès ne

On ne nous doit être indifférent, quel que soit le théâtre qu'il ait choisi, de nous suivre des yeux avec une attention soutenue les efforts que font les peuples baltiques et jusqu'à présent restés impossibles pour nous de notre côté, nous avons constaté les efforts faits en Suède et dans bien d'autres contrées pour acclimater le cerf et le renne de la crête arctique. Pourquoi ne nous serait-il permis aujourd'hui de constater les heureux résultats obtenus en Californie par suite de l'acclimation de la chèvre de Cachemire ?

Ces chèvres ont prospéré sous le ciel californien au point de toute attente. Leur laine est toute longue et soyeuse, leur sang n'a pas un instant souffert. Le climat de la Californie convient parfaitement à la chèvre cachemire, et l'amélioration des races ne dépend que de l'attention qu'on portera aux croisements. L'expérience en a été faite, non-seulement dans le val de San Joaquin, mais sur divers autres points ; le résultat obtenu est suffisant pour justifier la croyance que la production de la laine cachemire deviendra par la suite une des ressources importantes de ce pays.

Un comité spécial nommé par l'institut américain pour l'exposition de New York en 1855, rendant compte d'un examen de la chèvre cachemire qu'il fut appelé à faire, a dit qu'on ne saurait attacher une trop haute importance à l'introduction de la chèvre cachemire dans le pays et à sa propagation. Ces animaux vivent longuement, comme tous les individus de la même race ; ils se reproduisent à l'indin dès l'âge d'une année, et la durée de la gestation chez eux est de environ cinq mois ; le plus, à partir de leur première portée, est toujours ou presque toujours par paire qu'ils produisent.

Leur tempérament les rend faciles à acclimater ; ils croissent rapidement dans toute partie de l'Union comprise entre la Géorgie et les Etats de la Nouvelle-Angleterre ; enfin leur nourriture n'a rien de dispendieux ; de l'herbe sauvage, des broussailles, des ronces, etc., tout ce dont ne valent pas les autres herbivores. Leur toison varie en poids de quatre à huit livres et varie de 6 à 8 dollars (soit 10 à 14 francs) ; en France on a l'anglais ou l'écossais, la fabrication des châles s'est facilement appréciée. C'est surtout quand on a beaucoup d'animaux qu'on doit s'apercevoir de l'importance que le commerce attache à ces toisons, car elles sont beaucoup plus chères et coûtent beaucoup moins à obtenir que celles des montons de race commune. Si quelque chose devait encourager les éleveurs dans leurs efforts d'acclimation de la chèvre cachemire, ce serait la facilité d'accouplement avec les espèces les plus inférieures.

Dans un avenir plus ou moins rapproché, la laine cachemire deviendra un des plus grands articles de commerce en Amérique. Elle sera à la laine ordinaire ce que la soie est au coton. Not climat dans aucun autre Etat de l'Union ne convient mieux à ces animaux, et c'est n'est plus qu'une question de temps pour le voir se répandre et se propager.

— Ce qui frappe tout d'abord l'Européen dans les jardins chinois, c'est la recherche du bizarre et est poussée à l'extrême. Les plantes y sont tourmentées, rapetissées, taillées et façonnées de manière à revêtir les formes les plus singulières. Ainsi, à l'entrée de tout jardin bien tenu, la porte est comme gardée par deux végétaux disposés en forme d'animaux, ordinairement de chèvres, auxquelles on s'oublie pas même de mettre des cornes ; ces imitations sont obtenues le plus souvent à l'aide de conifères.

Suivant les observations consignées par M. Champion dans le Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture, les fleurs, en Chine, sont peu perfectionnées. Ainsi le camélia y est presque toujours simple ; les roses, qui sont cependant recherchées, sont fort au-dessous des nôtres pour la beauté et surtout pour la diversité. Les pivions, pour lesquelles les Chinois ont une véritable passion et dont des pieds se vendent jusqu'à 120 et même 200 fr., n'égalent pas celles que nous possédons aujourd'hui.

Quant aux arbres fruitiers, ils sont rarement cultivés. Les pêches sont sans valeur ; les poires et les pommes sont dures et viennent même presque toutes de Pékin. Pour les raisins, M. Champion en a vu de deux sortes : l'une à fruit gros grains, à peau dure, qu'on sait conserver jusqu'en avril et mai ; l'autre, à grains allongés, à peau fine. Pour conserver ces raisins, on creuse en terre un trou profond. La rigueur de l'hiver dans le nord de la Chine rendant la glace commune, on garnit ce trou de glace, en ménageant au milieu un vide qui reçoit un panier plein de grappes qu'on soustrait ainsi à toute allée d'aération. On ne compte pas, du reste, le vin dans ces contrées où l'on fait usage d'une boisson détestable et malséconde pour les étrangers.

Les légumes ont été trouvés par M. Champion fort médiocres et rares. Le meilleur et le plus répandu est le chou de Shang-tou, qui est cultivé partout près de Slung-hai, et qu'on mange en salade, lorsqu'il est jeune, coupé par petits morceaux. Les tiges même sont à peu près inconnues ; il n'est pas rare d'en voir payer un seul pichet de fort mauvais. L'engrais humain est celui que les Chinois emploient principalement. Chez eux, tout se fait par les procédés les plus primitifs et généralement les plus imparfaits. Cependant on constate qu'autour des grandes villes des progrès sensibles ont été faits depuis quelques années.

— Le recensement officiel n'a pas été fait en Chine depuis soixante-deux ans. Des doutes persistent sur son élève au sujet du chiffre, fixé par ce recensement, lequel porte à 362,447,183 le nombre des habitants du Céleste-Empire. Toutefois nous ne croyons pas que le chiffre soit très-erroné, car l'estimation relative approximative donnerait à la Chine une population de 460 millions d'habitants. On sait d'ailleurs qu'en Chine on peut avoir des certitudes, grâce à la nouveauté loi chinoise qui prescrit l'enregistrement des naissances et des décès, sous peine de cruel coup de bâton.

Selon un ancien usage, la population, en Chine, est divisée en quatre classes : 1^{re} les lettrés, 2^e les cultivateurs, 3^e les mécaniciens, 4^e les marchands. Il y a un certain nombre d'hommes d'éclat, tels que les comédiens, les joueurs de profession, les marchands, les condamnés, etc., qui ne font pas partie de la population recensée.

En Chine, il n'y a pas d'asile pour la vieillesse, mais la loi punit sévèrement ceux qui refusent d'assister leurs parents. Des décrets impériaux ordonnent quelquefois la distribution de présents aux pauvres de l'empire. En 1637 et en 1783, des distributions furent ainsi faites. Aux hommes âgés de soixante ans, on donna cinq boisseaux de riz et une pièce de drap ; à ceux de quatre-vingt ans, dix boisseaux de riz et une pièce de drap ; à ceux de quatre-vingt-dix ans, trente boisseaux de riz et deux pièces de soie commune. L'empereur ordonna, en outre, que les chefs de cinq générations (ils étaient cent quatre-vingt-douze) recevissent des présents im-

portants consistant en boucles et plaques portant une inscription distinctive.

— On pense généralement que l'art de lire la parole sur les lèvres, qu'on enseigne actuellement aux sourds-muets, est d'une récente invention. Cette opinion, d'après M. J. Borel, est erronée. La connaissance de cet art remonte à la plus haute antiquité. La première mention qu'on ait faite se trouve dans l'Ancien Testament, au temps du grand-prêtre Éléazar (1156 avant Jésus-Christ).

Un jour, Héli, assis devant la porte du temple de Silon, aperçut une femme de Ramatha, nommée Anna, femme d'Eléazar, sœur d'Ephraïm. Elle priait, répandant un torrent de larmes, le Seigneur des armées, pour le supplice de la délivrance d'une langue stérile. Elle renouvelait ses prières devant le Seigneur ; on a cependant pas ses paroles ; on ne voyait que le tremblement de ses lèvres.

Héli crut qu'Anna était folle ou dans l'ivresse ; il fut si attentif au mouvement des lèvres de cette femme, qu'il parvint à deviner ce qu'elle disait.

Héli lui répondit : « Aller en paix, et que Dieu tout accorde ce que vous lui avez demandé. »

On ne doit pas s'étonner qu'Héli ait deviné ce qu'Anna adressait au Seigneur, car dans les premiers temps de la civilisation, presque tous les peuples avaient beaucoup de connaissances qu'ils gardaient pour eux-mêmes et qu'ils ne révélaient jamais au commun des hommes.

Le premier qui se soit servi de la lecture sur les lèvres dans l'enseignement des sourds-muets fut Pedro de Ponce, en Espagne, vers 1570. Plus tard, cet art fut transporté en France, et l'abbé de l'Epée, l'immortel fondateur de l'institution impériale des sourds-muets et de toutes les écoles qui existent aujourd'hui, en fit un immense parti dans l'enseignement de ses enfants d'adoption.

VARIÉTÉ LITTÉRAIRE.

Mon premier né.

C'était le 15 février au soir. Il faisait un froid de loup. La neige battait les vitres, et le vent soufflait avec rage sous les portes. Derrière moi deux tantes, deux oncles, deux cousins, dans un coin du salon, poussaient de temps en temps de gros soupirs, et, tout en s'agitant dans leur fauteuil, lançaient à chaque instant des regards inquiets vers la porte de la chambre à coucher. L'une de mes tantes avait tiré d'un petit sac en peau, posé sur la table, son chapelet insolent, et le disait à deux mains, tandis que sa sœur, mon autre tante, limit en remuant les lèvres un volume de la correspondance de Voltaire qu'elle tenait fort éloigné de ses yeux.

Pour moi, j'aperçus le salon à grande pas en m'écouant ma moustache, une mauvaise habitude dont je n'ai jamais pu me débarrasser, — et je m'arrêtais de temps en temps avec angoisse devant le docteur, un vieux canardé à moi, qui lisait tranquillement le journal, enroulé dans la plus douce des fauteuils. Je n'osais troubler sa lecture, tant qu'il ne paraissait pas plongé. Mais au fond j'étais furieux de le voir aussi calme, lorsque moi-même j'étais si agité.

Tout à coup il jeta le journal sur le canapé, et passant la main sur son crâne brûlant :

— Ah ! si l'étais ministre, ça ne serait pas long... ça ne serait flottes pas long ! Tu as lu cet article sur les cotons de Tahiti ? De deux choses l'une : ou les irritations... Mais tu ne m'écoutes pas ; c'est pourtant plus grave que ça ne penses.

Il se leva et, les mains dans ses poches, il arpentait la pièce en chantonant un petit air d'hôpital. Je le suivais pas à pas.

— Jacques, lui dis-je au moment où il se retournait, dis-moi bien franchement, es-tu content ?

— Mais oui, mais oui, je suis content... regarde la limpidité de mon regard.

Et il gela de son gros bon rire un peu bruyant :

— Tu ne me caches rien, cher ami ?

— Dieu, que tu es bête, mon pauvre capitaine ! Quand je te dis que cela va bien.

Et il reprit en petite chanson, en faisant sonner l'argent qui était au fond de sa poche.

Cela va bien, mais il faut le temps. Fais-moi donc donner une robe de chambre. Je serai plus à mon aise pour passer la nuit, et ces dames m'exécurent, n'est-ce pas ?

— Si elles l'exécurent ! toi, mon docteur, mon ami.

Je l'aimais avec passion, et j'étais sûr.

— Eh bien ! alors, si elles m'exécurent, tu pourrais bien me prêter une paire de pantoufles.

A ce moment, un cri douloureux se fit entendre dans la pièce voisine, et l'on entendit distinctement ces mots entrecoupés par la douleur :

— Docteur... Ah ! mon Dieu !... docteur !...

— Ah ! c'est affreux ! murmuraient mes tantes en s'agitant dans leur fauteuil.

Mon bon ami, m'écriai-je en saisissant le bras du médecin, tu ne me caches rien, bien sûr ?

— Si tu en es de larges, ça m'irait mieux, j'en ai pas un pied de jeune fille... Je ne te cache rien... je ne te cache rien... Qu'est-ce que tu veux que je te cache ? Cela va très bien, mais, comme je te l'ai dit, il faut le temps.

— Ah ! dis donc à Joseph d'aller me chercher une de ces esclaves ; une fois en pantoufles et en robe de chambre, la esclote n'a rien d'extraordinaire, et je me fais chaire, mon capitaine. Quel diable de froid il fait ici ! Cela donne au nord, ces fenêtres-là ; et pas de bouillottes ! Mademoiselle de V., tiel en ne retourner vers ma tante, vous aller vous enrouler.

Puis, comme de nouveaux cris se faisaient entendre :

— Allons voir la petite reine.

Et nous rentrâmes dans la chambre à coucher où ma femme attendait son bébé, au milieu de douleurs. Sa mère était à ses côtés et, tout lui disait : « Du courage, ma chérie, il faut payer le bonheur, du courage », elle lui souriait, mais de grosses larmes brillaient dans ses yeux, et elle se retournait de temps en temps pour lui caresser. Sur la commode était éparpillée deux ou trois petites pièces d'argent tout blanches entassées de faveur bleues et roses ; c'était le premier toilette du bébé toute prête à mettre et sentant bon. Je pris l'un des petits bonnets et en finissai mon péage, qui l'occupa tout entier.

— Vous donc, dit-il, dans la maladie qui m'avait éprouvé, vous m'avez été si bon, si bon.

— Alors elle était si belle, me dit-il à l'oreille :

— Tu serais d'être si belle, de l'embrasser, le cher petit ?

— Ce vous était si facile, et s'entendre en me disant cela :

— Tu serais si si malade, cela me donne du courage.

Je ne suis pas tant, dit le docteur, qui avait entendu ma robe de chambre, cherché à s'approcher et à embrasser les lèvres.

De temps à autre, ma bonne petite femme me serrait la main avec une violence exorbitante, fermait les yeux comme quelqu'un qui souffre, mais ne pouvait pas s'en empêcher.

Le feu pétillait dans la chemise. Le balancier de la pendule poursuivait son tic-tac monotone, mais il me semblait que ce grand calme n'était qu'apparent, que tout ce qui m'entourait devait être dans l'attente comme moi et partager mon émotion.

Dans la chambre à coucher voisine, douze petits lits étaient entr'ouverts, l'entrepreneur le bout du lit, le rideau par la lumière, le profil crochu de la garde, qui sommeillait en attendant.

Ce que j'éprouvais était quelque chose d'étranger : je sentais un sentiment nouveau me germer dans le cœur ; j'avais comme un corps étranger dans la poitrine, et cette sensation si douce était pour moi si nouvelle que j'en étais comme effrayé. Je sentais ce petit être qui était là sans être encore ; je le sentais s'approcher à moi ; sa vie m'apparaissait tout entière, le feu du feu à la fois enfant et homme fait ; il me semblait que ma propre vie allait se dédoubler en lui, et j'éprouvais de temps à autre d'irrésistibles besoins de lui donner quelque chose de moi-même.

Veux-tu onze heures et demie, le docteur, ajouta un capitaine de vaisseau qui examinait la montre, si sa grosse montre, m'importe quelque chose et s'approche du lit.

— Eh bien, dit-il, ça va, ça va, le moment approche, Jacques ? lui dit-il.

— Je crois que, dans une demi-heure, la petite-chère sera fait son entrée dans le monde ; regarde bien l'heure à la pendule.

— Comment, la petite-chère ? mais, mon bon ami, tu sais bien, ça ne doit être un garçon ; pas de plaisir !

— Est-ce que vous avez quelques indices ? ajouta ma belle-mère. Jacques éclata de rire.

— Quel me rappelle, dit-il, qu'à la misère il y avait un perroquet ; ce perroquet répétait tout le temps :

— Mais tais-toi donc ! Comment ! tu as le cœur de raconter des histoires, tandis que ma pauvre femme souffre ! Du courage, ma chère !

— Ah bien, justement, ce perroquet répétait tout le temps : Du courage, ma bonne ! On lui dit tier, la pauvrette, parce qu'elle avait usé la pantofole de sa sœur Orsule.

Bientôt les douleurs devinrent exorbitantes ; la chère petite qui allait devenir mère passa de grands cris que moi, donateur le frisson. J'étais si fort irrité de ne pouvoir soulager ses souffrances, que pour un rien j'aurais soufflé quelque un.

Jacques devint sérieux, ôta sa robe de chambre et la laissa sur un meuble. Et le regarda comme un marin qui regarde le ciel à l'approche de l'orage.

— Allons, chère bonne amie, disait-il à ma femme, du courage ; nous sommes là autour de vous, tout va bien ; avant cinq minutes, vous l'entendrez crier.

Mais la pauvre malade poussait des gémissements à fendre l'âme ; elle me serrait le bras et, par moments, ses ongles m'entraînaient dans la peau, et je sentais de grosses gouttes de sueur froide qui coulaient sur mon front.

Ma belle-mère, hors d'elle-même, se mordait les lèvres, et chaque angoisse de la malade venait se peindre sur son visage. Ses ongles se détachèrent, et elle était si singulièrement couffie qu'un tout autre circonstance j'aurais éclaté de rire. A un moment, j'entendis la porte du salon qui s'entr'ouvrit, et j'aperçus, l'une au-dessus de l'autre, les deux têtes de mes tantes ; et puis, dans le salon, celle de mes parents, qui se tenaient si près, sous une mousseline blanche avec une certaine grâce qui lui était familière.

— Fermez la porte ! s'écria le docteur en colère ; qu'on me fiche la paix !

Et avec le plus grand sang-froid du monde, il se retourna vers ma belle-mère et dit :

— Je vous demande mille pardons.

Mais il s'agissait bien alors des brusqueries de mon vieux camarade ; la porte se ferma immédiatement.

— Tout est-il prêt pour le recevoir ? ajouta le docteur en grognant.

— Oui, mon bon docteur, répondit ma belle-mère.

Enfin, après une assez longue plainte, il se fit un silence, et le docteur éleva bientôt en l'air un petit être tout rose qui, presque immédiatement, poussa un cri perçant comme une aiguille. Je n'aurais jamais l'impression que me produisit l'apparition de ce petit corps arrivant à tout coup, au milieu de la famille. Nous y avions pensé, rêvé ; je l'avais vu dans mon esprit, mon bébé chéri, jouant au coccodrille, me tirant la moustache, essayant son premier pas, et dans les bras de sa nourrice, se tortillant de lui comme un petit chat gourmand ; mais je ne m'étais pas encore figuré inanimé, presque sans vie, tout petit, ridé, décoloré, grimé, et, charmant, aime malgré tout, adorable, le pauvre petit laid ! Ce fut une singulière impression et tellement étrange qu'il est impossible de la comprendre à priori de l'avoir éprouvée.

— A-t-il de la chance, l'officier, murmura le docteur en tournant l'enfant de mon côté, c'est un garçon !

— Un garçon !

— Et rubis, mon capitaine.

— En vérité, un garçon !

Cela m'était indifférent maintenant. Ce qui me causait une émotion indéfinissable, c'était cette preuve vivante de paternité, c'était ce petit être qui était à moi. Je me sentais ébloui devant ce grand mystère de l'enfantement. Ma femme était là, pâle, anéantie, et le petit être vivant, ma chair à moi, mon sang à moi, vacillant et pestiférant au bout des bras de Jacques ! J'étais absorbé, comme un ouvrier qui, sans s'en douter, enfante un chef-d'œuvre. Je me sentais tout petit devant cette œuvre d'art si bien saisi presque à prendre garde. Il ne me venait pas de vous expliquer tout cela, je vous raconte mes impressions.

Ma belle-mère pressa son tablier, et le docteur déposa le petit être sur les genoux de sa bonne-amie, en lui disant :

— Allons, sauvegarde, tâche de ne pas être plus mauvais que ton

goux de père. Maintenant, cinq minutes d'expansion... Au fait, mon capitaine, embrasse-moi donc.

Et nous nous embrassâmes de bon cœur le petit être du docteur brillait et clignotait plus qu'à l'ordinaire ; je vis bien qu'il était dans.

— Est-ce que ça va fait quelque chose, mon capitaine ? C'est là, c'est là ! Je connais cela, c'est une aiguille à tricoter dans la coque... Ou est la garde à la fois... Ça se fait rien, il faut rubis, le petit

docteur. — Ouvrez donc la porte aux promeneurs qui sont dans le salon. J'ouvre la porte. Tout le monde s'écoula derrière. Mon père, les deux tantes tenant encore à la main, l'une un chapelet et l'autre son volume, s'embrassèrent, se serrèrent, et, à la fois, je vis un frère.

— Et bien ? me dit-il avec amitié, eh bien ?

— C'est lui, c'est un garçon... Eh bien, il est là.

— Vous ne vous imaginez pas combien j'étais heureux de voir dans tous ces visages dans le reflet de mon émotion. On m'embrassait, on me serrait les mains, et je répondais à toutes ces tendresses sans savoir à juste qui me les adressait.

— Surtout... murmura mon père à mon oncle en me tenant enlaid dans ses bras... il avait conservé sa canne et son chapeau à la main — Surtout.

Mais il ne pouvait pas s'empêcher, quelque bonne envie qu'il eût de faire la brave, une grosse larme brillait, tremblait au bout de son nez. Il fit un bruit derrière sa moustache, et finalement fondit en larmes sur mon épaule en me disant :

— C'est plus fort que moi.

Et puis... je ne sais pas, c'était aussi plus fort que moi.

Cependant, tout le monde entourait le grand-maman, qui soulevait un coin de son tablier, et disait :

— Est-ce que, notre cher, quel bien ? La garde, faites chauffer les langes, donnez-moi les bonnets.

— Fais la risette à tantôt, chantonait la tante en faisant sautiller son chapelet au-dessus de la tête du bébé.

— Demandez-lui donc, par la même occasion, de vous réciter une fable à propos le docteur.

Cependant, ma femme revenait à elle ; elle entr'ouvrait les yeux et semblait chercher quelque chose.

— Ou ça dit murmura-t-elle d'une voix affaiblie.

On lui toucha le tablier de sa mère.

— Un garçon, n'est-ce pas ?

Et me regardant la main, elle m'écria à elle et me dit tout bas :

— Es-tu content de moi ? J'ai fait de mon mieux, mon ami.

— Vous, pas d'émotion, s'écria le docteur, on s'embrassera demain. Mon colonel, dit-il à mon père qui avait toujours sa canne et son chapeau, emplace les deux de s'embrasser. Passer-moi l'homme, bonne-maman. Viens ici, sauvegarde... Vous allez voir si je suis attaché les épingles.

Il prit le bébé dans ses deux grosses mains et s'assit devant le feu sur un tabouret.

Je regardais mon garçon que Jacques retournait comme une poupée, mais avec une adresse extrême. Il l'examinait de tous les côtés, le palpitait, et à chaque épreuve, il disait en souriant :

Il est rubis... allong, il est rubis.

Puis il l'entortilla dans les couches, les langes, couvra sa petite tête dénuée d'un triple béguin, fixa sous le menton un ruban plus en double, pour empêcher sa tête de tomber en arrière ; puis, satisfait de son petit travail :

— Vous n'avez-ou faire, la garde ? eh bien ! j'ai fait toutes les patins habiller ce lanier-là de la même façon. Jusqu'à demain, de l'eau sacrée... La maman pas de s'écouter... Allons, tout va bien... A-t-il de la chance, ce capitaine ! Moi, j'ai vu bien ! Il est une heure du matin, mais-tu ? Si tu ne pas un vieux perdreau froid ou un morceau de pain, dis-moi ce que tu fais ? Ça me serait agréable, avec une bapoteille de quelque chose.

Nous allâmes tous deux dans la salle à manger, et nous mîmes le couvert sans plus de façon.

Je n'ai jamais de ma vie autant bu et autant mangé que ce matin-là.

— Allons, va te coucher, me dit le docteur en mettant son paletot. Demain matin, vous serez la nourrice. Au fait, nous le viendrez le prendre, nous irons en choisir ensemble, c'est curieux... Nous les avons à huit heures, et dormez.

OMEGA.

MOUVEMENTS DU PORT DE PAPEETE

Du vendredi 23 au jeudi 29 novembre 1886 inclus.

SAVINGS DE COMMERCE ÉTRANG.

22 novembre. Cabot. du Protect. Terama, de 3 ton., pat. Tatanuwa, ven. d'Anas en 2 jours ; 5 passag. indigènes, ne débarq. pas.

23 novembre. Trois-mâts-huque prussien Oker, de 319 ton., cap. A. Schöber, ven. de Melbourne en 24 jours ; 3 passag. M. et M^{me} Conolly, M. John Scott, anglais, débarquants.

24 novembre. Cabot. du Protect. Eurydice, de 181 ton., cap. Ebbowit, ven. d'Aljmece en 2 jours ; 3 passag. M. William More, anglais, Henry Hickox, anglais, débarquants.

25 novembre. Brig.-alt. anglais anse Lestre, de 87 ton., cap. Gilkey, ven. de Trinidad en 4 jours ; 2 passag. indigènes, ne débarq. pas.

26 novembre. Gôl. de Bonanza Pat Lalo, de 20 ton., cap. Tager, ven. de Huahine en 1 jour ; 2 passag. indigènes, dont 1 débarquant.

27 novembre. Cabot. du Protect. Tancore, de 31 ton., cap. Cayahou, ven. de Huahine en 2 jours.

28 novembre. Cabot. du Protect. Swallow, de 1 ton., pat. Teno, ven. en 1 jour ; 1 passag. indigène, ne débarq. pas.

29 novembre. Gôl. du Protect. Anzaco, de 84 ton., cap. McMillan, ven. de Valin en 1 jour ; 8 passag. indigènes, dont 1 débarquant.

30 novembre. Brig.-alt. anglais anse Lestre, de 114 ton., cap. Nescor, ven. de Managua en 2 jours ; 4 passag. managuenses, dont 1 débarquant.

1^{re} décembre. Gôl. du Protect. Esprit, de 87 ton., cap. Daniel Snow, ven. de Managua en 2 jours.

2^e décembre. Cabot. du Protect. Morning Star, de 11 ton., pat. Tanahine, ven. de Balboa en 2 jours ; 8 passag. indigènes, dont 1 débarquant.

3^e décembre. Cabot. du Protect. Tatanuwa, de 4 ton., pat. Tatanu, ven. de Balboa en 2 jours ; 1 passag. indigène, ne débarq. pas.

4^e décembre. Gôl. de Bonanza Terama, de 35 ton., cap. Otare, ven. de Huahine en 1 jour ; 17 passag. indigènes, dont 1 débarquant.

5^e décembre. Cabot. Gôl. de Bonanza, de 12 ton., pat. Clague, ven. de Huahine en 1 jour ; 1 passag. indigène, ne débarq. pas.

6^e décembre. Cabot. du Protect. Morant, de 26 ton., pat. Tatanu, ven. d'Aljmece en 1 jour.

7^e décembre. Gôl. du Protect. Poppo, de 10 ton., cap. Ebnalzer, ven. de Balboa en 2 jours ; 1 passag. indigène, ne débarq. pas.

8^e décembre. Cabot. du Protect. Oberlo, de 4 ton., pat. Hanvaut, ven. de Balboa en 1 jour ; 1 passag. indigène, ne débarq. pas.

9^e décembre. Gôl. du Protect. Eurydice, de 29 ton., cap. Priant, ven. de Balboa en 1 jour ; 1 passag. indigène, ne débarq. pas.

10^e décembre. Cabot. du Protect. Terara, de 17 ton., pat. Tatanu, ven. de Balboa en 2 jours ; 2 passag. indigènes, ne débarq. pas.

